

---

Sylvain GOUGUENHEIM, *La gloire des Grecs : sur certains apports culturels de Byzance à l'Europe romane (X<sup>e</sup>-début du XIII<sup>e</sup> siècle)*

Jean-Claude Cheynet

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5489>

DOI : 10.4000/ccm.5489

ISSN : 2119-1026

**Éditeur**

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 481-483

ISBN : 978-2-490783-02-1

ISSN : 0007-9731

**Référence électronique**

Jean-Claude Cheynet, « Sylvain GOUGUENHEIM, *La gloire des Grecs : sur certains apports culturels de Byzance à l'Europe romane (X<sup>e</sup>-début du XIII<sup>e</sup> siècle)* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 240 bis | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 21 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5489>

---



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sylvain GOUGUENHEIM, *La gloire des Grecs : sur certains apports culturels de Byzance à l'Europe romane (x<sup>e</sup>-début du xiii<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions du cerf, 2017.

Sylvain Gouguenheim a publié précédemment *Aristote au Mont-Saint-Michel : les racines grecques de l'Europe chrétienne* (Paris, Éditions du Seuil [L'Univers historique], 2008), ouvrage qui entraîna une violente polémique sur le rôle des Arabes dans la transmission de la pensée grecque antique. Dans une certaine mesure, ce nouveau livre, toujours destiné au grand public, reprend en partie l'une des propositions énoncées précédemment, à savoir l'importance de Byzance dans le maintien d'une connaissance des

philosophes grecs en Occident, en élargissant son propos à tous les domaines qui ont été influencés par les Grecs. S. Gouguenheim ne cache pas qu'il écrit son livre en s'appuyant sur une vaste bibliographie qu'il donne en fin de volume. L'Empire byzantin souffre de ne pas avoir survécu jusqu'à nos jours et, malgré la revendication de son héritage, notamment par les Grecs contemporains, son rayonnement dans l'Occident chrétien, comme dans une partie de l'Orient musulman, reste largement méconnu. Le spécialiste du monde byzantin auquel cet ouvrage n'est pas destiné, comme le précise S. Gouguenheim, ne découvrira rien de nouveau, mais sera reconnaissant à l'a. de rappeler l'influence majeure de Byzance au moment de son apogée médiéval.

S. Gouguenheim revient sur une question traditionnelle – dans quelle mesure les « Romains » d'Orient se sentaient-ils Grecs et héritiers du savoir antique? –, puis essaie de faire un bilan de nos connaissances. Les élites gouvernementales n'avaient aucun doute sur leur « grécité », puisque toute l'administration employait le grec. À titre personnel, tel ou tel pouvait être d'origine arménienne, slave, latine, plus rarement arabe. L'a. rappelle qu'aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s., l'étude des anciens Grecs connut une éclipse, soulignée par tous les spécialistes contemporains, mais que la culture profane fut sauvegardée par la *paideia*, le système scolaire, qui se maintenait. La priorité des *basileis* allait à la défense de l'Empire, menacé dans son existence par les Arabes qui assiégèrent même Constantinople. À partir du IX<sup>e</sup> s., l'Empire, sauvé, redevint une grande puissance, la première du monde méditerranéen au XI<sup>e</sup> s. L'a rappelle un fait fondamental, les Byzantins ne rejettent nullement l'héritage antique, le paganisme n'étant plus depuis longtemps une menace. À juste titre, il évoque par ex. les coffrets en ivoire ou en os des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s., ornées de scènes mythologiques, qui s'adressent à une élite. Bien entendu, au sein de l'Église, des courants conservateurs font la chasse à tout ce qui peut paraître suspect. S. Gouguenheim souligne également que les Byzantins ne furent pas que de simples copistes, mais eurent leur pensée propre et opérèrent des progrès dans certains domaines techniques comme la médecine, par ex.

Le grec ne fut jamais complètement oublié en Occident, puisque des populations hellénophones s'étaient maintenues dans le sud de l'Italie et en Sicile. Rappelons l'intensité de la vie intellectuelle dans l'île au IX<sup>e</sup> s. S. Gouguenheim évoque le patriarche Méthode, mais il y avait un véritable clan des Siciliens dans l'Église byzantine de la seconde moitié du siècle.

L'Italie fut assurément le relais majeur de l'influence byzantine; de cette région provenaient en effet des soldats, Lombards, puis Normands, des marchands des grands ports de commerce, des hommes d'Église. Le rôle des militaires ne doit pas être sous-estimé, car ceux-ci étaient aussi recrutés en Normandie, en Angleterre, dans les pays scandinaves et parmi eux se trouvaient des nobles locaux. Ces derniers, comme les Stigand de Normandie, recevaient souvent des reliques de la part des empereurs et avaient ensuite les moyens de construire des sanctuaires pour les abriter. À partir du XI<sup>e</sup> s., ces mouvements furent massifs, renforcés par le développement des pèlerinages en Terre sainte. Pour en comprendre l'ampleur, il faut lire un ouvrage auquel S. Gouguenheim fait référence, celui de Krijna N. Ciggaar (*Western Travellers to Constantinople. The West and Byzantium, 962–1204: Cultural and Political Relations*, Leiden/New York/Cologne, Brill [The Medieval Mediterranean, 10], 1996).

S. Gouguenheim n'insiste peut-être pas assez sur l'impression que devait laisser Constantinople sur les Latins qui, par milliers, séjournaient dans la ville. La circulation des élites de tous ordres s'est accélérée en même temps que l'essor économique du monde méditerranéen à partir de l'an Mil. Même les adversaires de l'Empire furent impressionnés, comme les croisés de la quatrième croisade, avides de s'emparer des reliques et des objets précieux des palais et des églises de la capitale. On sait en effet à quel point l'empereur Manuel Comnène sut jouer de ce « *soft power* » pour étendre l'influence impériale en Occident comme en Orient. Il mena une politique de mariages diplomatiques qui démontre une fascination occidentale pour Byzance qui ne s'est pas arrêtée en 1204, car le mariage avec une princesse de sang impérial resta apprécié jusqu'au XV<sup>e</sup> s. Les échanges intellectuels s'intensifièrent au cours du XIII<sup>e</sup> s., de nombreux Latins venant apprendre le grec alors que le grec restait une langue d'usage en Sicile et dans une partie de l'Italie du Sud. 1204 ne marque pas de ce point de vue un affaiblissement de ces influences, puisque les Latins furent encore plus nombreux à s'imprégner de la pensée des Grecs, notamment par l'intermédiaire des moines savants qui s'établirent à Pétra, face à Constantinople.

Auparavant, les deux Empires s'étaient rapprochés par des unions qui firent d'une princesse grecque, Théophano, la régente de l'Empire ottonien et de son fils Otton III, lui-même fiancé de la porphyrogénète Zôe, nièce de Basile II. Le mariage du siècle n'eut

cependant pas lieu en raison du décès prématuré du jeune monarque en 1002.

Le livre de S. Gouguenheim remplit donc une certaine lacune car les byzantinistes francophones n'ont pas pris le temps de donner une synthèse aussi générale. Bien entendu les spécialistes trouveront quelques développements un peu rapides, mais la « gloire des Grecs » y trouve son compte.

Jean-Claude CHEYNET.